

On s'abonne à Lyon,

Rue de la Préfecture, 10,

A L'ENTRESOL.

Le Bureau est ouvert de 10 à 3 heures.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS

doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.

Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes
insertions répétées.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

LES MARIIS ONT TORT,

Proverbe.

(Suite.)

ALFRED.

Et vous, Madame, point d'hélas!
Et, si vous voulez plaindre une telle disgrâce,
Cachez votre douleur, que j'appelle grimace.

ÉLISE.

Mais je ne me plains pas.

ALFRED.

Et vous faites très-bien. —

Pour m'abuser toujours c'est le meilleur moyen. —
N'allez pas croire au moins que ce soit jalousie;
J'y mets, je crois, Madame, assez de courtoisie.
Qui, — moi, jaloux! — fi donc! — c'est du plus mauvais goût;
Il faudrait pour cela qu'on me poussât à bout. —
Hier, j'ai vu jouer *le Barbier de Séville*,
Et j'ai beaucoup aimé ce vieillard imbécile
Que tout le monde trompe, et qui prend du courroux
Contre tous ceux qu'il voit, parce qu'il est jaloux!
Ah! le pauvre homme! — il est d'une bien vieille école!
Il me suffit à moi d'une seule parole:
Je ne veux pas! — Que diable! un peu d'autorité
Est souvent nécessaire à l'époux rebuté.
Le pouvoir des maris mal à propos se rouille;
On l'a laissé tomber, bien à tort, en quenouille. —
L'hymen est un abîme où notre cœur se fond. —
Le code est impuissant à venger un affront;
Il faut le prévenir, — du moins c'est mon système.

ÉLISE.

Et vous voulez, Monsieur, qu'une femme vous aime,
Quand vous méconnaissez le prix de ses vertus
Au point d'être pour elle un soupçonneux argus! —
En perdant votre amour j'ai perdu votre estime,
Je le vois, car d'un rien vous me faites un crime.

ALFRED.

Je ne méconnais rien, je ne soupçonne rien;
J'ai de la défiance, et je m'en trouve bien. —
Vous pleurez! j'y comptais; — j'avais prévu vos larmes. —
Pour lutter contre moi ce sont vos seules armes.
Je suis un méchant homme, un tyran. — En effet,
Je suis un méchant homme, et dans votre intérêt.
Les passions font mal et vieillissent les femmes!
Et puis je ne crois pas à l'union des ames,
Ce lieu-commun si beau, ce doux propos d'amants,

Créé pour défrayer les faiseurs de romans. —

On trouve du bonheur à rester seule et sage;
On a pour s'occuper ses enfants, son ménage;
On a pour ses plaisirs la campagne, l'été;
Le coin du feu, l'hiver, quelques amis, un thé;
On est calme, — et le cœur, qu'à vous entendre, on tue,
A vivre sans amour aisément s'habitue.
Être jaloux, c'est craindre un danger, — c'est flétrir
La femme que l'on doit estimer et servir.
Je vous estime trop pour vous faire l'injure,
Élise, de vous croire infidèle et parjure.
Vous savez trop combien je vous aime. — Non pas
De cet amour brûlant qui vit jusqu'au trépas;
Ce n'est plus cette ardeur, ce n'est plus ce délire
Des sens qui vous entraîne aussi bien qu'il attire:
C'est un amour égal, fondé sur l'amitié,
Heureux, tranquille.

ÉLISE.

Enfin, un amour par pitié.

ALFRED.

Ah! vous poussez toujours les choses à l'extrême,
Et vous ne voulez pas comprendre que, moi, j'aime
Comme je sais aimer. — Je fais ce que je peux;
Je me trouve aujourd'hui même très-généreux.

ÉLISE.

Je le vois, vous m'aimez bien plus que d'habitude. —
Merci! — Le mariage est un devoir trop rude;
Il m'accable, et je sens que j'ai trop présumé
De mes forces. — Alfred, vous n'êtes plus aimé.
Que voulez-vous? j'y mets de la philosophie;
Votre abandon, au reste, ici me justifie.

ALFRED.

Je le sais; c'est pourquoi j'interdis ma maison
A tout galant. — J'ai peur de la comparaison.

ÉLISE.

Et parce qu'il vous plaît d'oublier votre femme,
De n'avoir plus pour elle aucun mot dans votre âme,
Il faut qu'elle n'ait plus aucune passion;
Mais vous avez pour vous, Monsieur, l'ambition,
Les chances d'un grand nom, les rêves de fortune;
Vous avez tout. — Eh bien! cette idée importune
Que l'on appelle amour, par Dieu! laissez-nous-la;
Pour soulager nos cœurs nous n'avons que cela.

ALFRED.

Bravo! c'est fort bien dit! — Ce soir, chez la marquise
On fait le wisth, on prend le thé. — Bonsoir, Élise.

(Il sort.)

SCENE VII.

ÉLISE, ARTHUR (*entrant par une porte dérobée*).ÉLISE (*effrayée*).

Que vois-je ?

ARTHUR.

J'étais là, de cet homme odieux

Écoulant les discours.

ÉLISE.

Qu'avez-vous fait, grands dieux !

S'il n'était pas sorti !

ARTHUR.

Je pleure de colère ;

Je ne pense qu'à vous, et je veux vous soustraire

A cet homme.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED (*ouvrant vivement la porte*).

Vraiment ! — Ah ! vous sortez de là !

*(Il va fermer la porte dérobée.)**(A Élise.)* Pour soulager vos cœurs vous n'avez que cela.

ARTHUR.

Monsieur !

ALFRED.

Oui, je comprends que cela vous console.

JOACHIM DUFLOT.

(La fin au prochain numéro.)

VERNET.

BIOGRAPHIE.

La vie de Casimir Vernet n'offre rien de bien remarquable en fait d'incidents dramatiques ; il n'y a pas eu dans sa carrière théâtrale la moindre catastrophe, le plus petit empêchement de famille, la plus légère brouille du père avec son fils, ni même de larmes versées par la mère sur l'avenir incertain de son enfant, bien que les fées aient promis dès son berceau d'en faire, ainsi que son père, un avoué en première instance, à Aix (Bouches-du-Rhône) ; mais les fées, qui sont mortelles de nos jours, ont le droit de se tromper. Or, elles se trompèrent : Vernet, destiné au barreau, devint chanteur.

Clerc d'avoué, il ne rêvait que musique et théâtre ; tous les jugements lui semblaient autant de partitions, les requêtes autant de *libretti* ; il était sur le point de compromettre les procès des clients de son patron et de perdre toutes les causes du monde pour gagner la sienne.

Cujas et Barthole ne lui semblèrent pas aussi harmonieux que Rossini et Boieldieu, le code lui parut fade à côté du solfège de Garaudé ; il résolut donc de quitter Aix, son pays natal, pour courir à Paris, se jeter dans les bras du Conservatoire, qui accueille tant de jeunes gloires, qui encourage et soutient tant de vocations décidées, qui fait mûrir tant de précoces talents.

Là, il reçut pendant dix-huit mois des leçons, et d'excellentes leçons, de toutes ces loyales renommées qu'on nomme Ponchard, Nourrit, Benderali, Bordogni, etc. ; puis, en 1832, il s'élança sur le théâtre de Strasbourg, en qualité de ténor en tous genres.

Vernet est donc un comédien qui date de 1832 ! Vous voyez qu'il est jeune et que le chemin qu'il s'est ouvert est large et glorieux à parcourir.

En quittant Strasbourg, Vernet s'est engagé à Brest, puis à Nancy, puis à Bordeaux, où il a joué avec succès l'emploi de ténor léger. Amsterdam s'est emparé bientôt du jeune comédien pour les premiers ténors en tous genres ; mais le climat de la Hollande altérant un peu les moyens de ce chanteur éclos dans le midi de la France, il fut bientôt forcé de revenir à Nîmes, où il eut quelques belles créations qui lui firent le plus grand honneur.

Vernet possède une voix légère, bien timbrée et fort agréable dans les notes aiguës ; son fausset a du charme et je ne sais quoi de moelleux qui séduit l'oreille ; il phrase aussi avec beaucoup de goût ; il a bon ton, sa tenue est excellente. Il serait certainement le premier ténor léger de la province, n'était son accent méridional dont le dialogue se ressent toujours. L'étude corrigera ce défaut.

Kléber.

Quelques mots sur Kléber nous ont paru venir aujourd'hui à propos pour leur donner place dans nos colonnes. Jean-Baptiste Kléber naquit

à Strasbourg en 1754 ; son père était ouvrier en terrassements, attaché à la maison du cardinal de Rohan ; honorable artisan, s'imposant toutes sortes de privations pour donner un établissement à son fils. Ce fils était un beau jeune homme, à l'allure franche et décidée, bien fait de sa personne, fort et haut de taille, ne démentant en aucune manière cette apparence de vigueur et de santé qui distingue les enfants de l'Alsace.

Le père de Kléber fit preuve de sens et de goût dans le choix qu'il fit d'un état pour son fils ; le fils d'un terrassier lui paraissait propre à devenir architecte, et c'est pour l'initier dans l'art de Jean Goujon et de Philibert Delorme qu'il le tenait à Paris, mais le hasard en disposa autrement. Deux gentilshommes bavarois, qu'il avait eu la générosité de défendre contre les insultes de quelques misérables, le conduisirent à Munich et le firent admettre à l'école militaire de cette ville. Pendant sept ans Kléber resta au service des Autrichiens, et se signala dans plusieurs campagnes qu'ils entreprirent contre les Turcs. Mais bientôt dégoûté d'un gouvernement qui n'accordait qu'à la naissance, il se retira en France, dans la ville de Belfort. En 1792, il s'engagea comme simple grenadier dans les volontaires du Haut-Rhin quand le pays fut menacé. Un courage et des antécédents tels que les siens le firent bientôt remarquer, et il fut nommé adjudant-major d'un bataillon qui rejoignait l'armée de Custine ; il fit en cette qualité le siège de Mayence, où il fut fait adjudant-général (21 octobre 1792). Dans ce temps-là on avançait vite, parce qu'on était dix contre cent, et qu'il fallait payer de sa personne. Blessé et mis en fuite quelque temps après devant Torfoce, le comité de salut public lui ôta le grade de général de brigade qu'il lui avait donné ; mais Marceau ne voulut pas le remplacer, et lui laissa le commandement. Kléber prit bientôt sa revanche sur les Vendéens, Nantes lui ouvrit ses portes et lui décerna une couronne avec le titre de Pacificateur.

Kléber fut rappelé ; on l'envoya à l'armée du Nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse ; il contribua à la victoire de Fleurus, passa le Roer et rejeta l'ennemi sur la rive droite du Rhin ; Maestrecht se rendit à lui. En 1796 il battit le prince de Wurtemberg ; il dirigea aussi le passage du Rhin sur Dusseldorf. La convention le mit de nouveau à l'index, et Kléber se retira aux environs de Paris, renonçant aux armes.

Mais quand Bonaparte forma son armée d'Égypte, il vint en personne trouver Kléber ; c'est aussi Kléber qu'il laissa en Égypte à sa place, quand il s'en vint à Paris faire son 18 brumaire. Un traité de paix signé par le représentant du général français et par l'Anglais Sydney Smith, le 24 janvier 1800, où il était convenu que les Français abandonneraient leur conquête, fut violé par le sultan qui, profitant d'un armistice de trois mois, arriva aux portes du Caire avec une armée de 60,000 hommes. Que fit Kléber ? il dit ce peu de mots : « Soldats ! aux armes ! vous répondrez à l'insulte par des victoires ! » Les soldats obéirent.

Bientôt maître de l'Égypte, Kléber l'organisa sous le double rapport militaire et administratif, et rendit la confiance à ses habitants, mais ne put désarmer leur fanatisme ; aussi Kléber fut-il assassiné, le 14 juin 1800, par un jeune fanatique appelé Soliman. Il avait passé une grande revue de ses troupes dans l'île de Raouda, et venait de rentrer au Caire, lorsqu'il se sentit frappé de quatre coups de poignard. L'assassin, arrêté sur-le-champ, confessa son crime. Ce malheureux croyait avoir mérité le ciel (1).

Kléber, transporté dans sa maison, place de l'Esbekir, expira peu d'instants après. Il avait 46 ans.

Son oraison funèbre fut prononcée par le sénateur Garat, sur la place des Victoires. Ses dépouilles mortelles, rapportées à Marseille, furent recueillies en 1818 par l'ordre de Louis XVIII et transportées à Strasbourg, où un monument national lui a été élevé.

La France, ne se croyant pas encore quitte envers un si grand capitaine, l'a placé sur le fronton du Panthéon, à côté de Napoléon.

LETTRE ÉCRITE DE ST-ÉTIENNE AU RÉDACTEUR DU JOURNAL L'ENTR'ACTE.

Monsieur le Rédacteur,

Que me demandez-vous, Monsieur ? Des détails sur les progrès que fait notre ville dans les arts ?

L'industrie y exerce un tel monopole, qu'on n'y rêve que calculs financiers, entreprises commerciales et spéculations plus ou moins charlatannes. Il semble que l'art et tout ce qui s'y rattache est flétri par un signe de réprobation ; il ne mérite pas qu'on s'en occupe.

(1) Le squelette de Soliman est au Jardin-du-Roi, à Paris, dans le cabinet d'anatomie comparée.

L'entracte.



C. VERNET,

Premier tenor léger.



C'est à peine si parmi la génération nouvelle il se trouve quelques têtes dans lesquelles fermentent les idées libérales, et dont les élans généreux cherchent à pousser la ville en dehors de l'ornière où elle semble accroupie. Malheureusement leur petit nombre rend leur tâche difficile et laisse loin dans l'avenir les résultats heureux qu'il faut espérer de leur dévouement.

Les nouveautés artistiques sont donc rares parmi nous, et peuvent être regardées comme autant d'accidents étrangers à notre vie habituelle. Cette année pourtant a été plus fertile en émotions.

Notre théâtre, qui d'ordinaire n'offre qu'une série de représentations plus ou moins banales, sans aucune manifestation de l'opinion publique, s'est ranimé spontanément, et nos spectateurs, d'ordinaire si froids, ont osé se poser en juges et tenir à l'exécution de leur jugement. C'est à la suite de cette rigueur inouïe à St-Étienne, qu'hier nous étions encore à des débuts.

M^{lle} Élisa Gauthier, qui se montrait pour la première fois, a passé pour ainsi dire inaperçue dans le rôle de *la Femme d'un artiste*. C'est dire que ce début a été froid. A qui la faute? au public ou à l'artiste? C'est une question que nous ne nous permettrons pas de résoudre aujourd'hui. Toutefois, que M^{lle} Élisa Gauthier prenne courage; l'impression légère qu'elle a produite ne lui a pas été contraire. Sa tournure a de la grâce, sa démarche un peu lente a quelque chose de mélancolique qui n'est pas sans charme, et son accentuation, quoique un peu monotone, est presque toujours vraie.

Notre jeune premier terminait ses débuts. Son succès a été complet, et lui, comme le public, doit avoir été satisfait. C'est une bonne acquisition pour notre théâtre, et nous nous réservons de parler de son jeu d'une manière spéciale.

Les représentations de Ligier commenceront dimanche par le rôle d'Hamlet. Le public, nous en sommes convaincus, ne fera pas défaut à l'illustre pensionnaire du Théâtre-Français, au seul artiste qui ait su recueillir les belles traditions dont Talma a doté la tragédie française.

J. R.

CARTOUCHE.

(Suite et fin.)

D'autre part, Cartouche, presque étranger dans sa famille, ignorait cet événement prochain; mais les espions de la troupe dont il faisait partie lui ayant signalé le coffre du sieur Dusart comme bien garni, il résolut de faire dans ce coffre une large saignée. Une nuit, à la tête d'un détachement de clercs de Saint-Nicolas, il escalade une muraille, traverse un jardin, brise une porte vitrée, et pénètre, lui huitième, dans la pièce au rez-de-chaussée, où Dusart avait son coffre-fort. On instrumente contre celui-ci, on lime les cadenas, on force les serrures, et Cartouche, qu'éclairait en plein la lumière de deux lanternes sourdes, travaillait avec le plus d'activité.

Dusard, quoique endormi dans la chambre voisine, avait entendu un bruit léger. Réveillé en sursaut, il s'était avancé à pas circonspects, et, au travers de la serrure, examinait l'acte de filouterie de ces voleurs, fort tranquillement du reste, car son coffre était vide: il cachait mieux son argent. Il voulait, avant que d'appeler au secours, essayer de reconnaître quelques visages parmi ceux des plus affairés qui se faisaient remarquer par leur adresse et leur zèle. Le signalement de son futur beau-frère fut celui qui se grava le mieux dans son souvenir. Peu après, ouvrant d'autres portes, il fit venir ses gens, mais non pas avec assez d'habileté qu'il ne donnât l'éveil aux chercheurs de trésor. Presque tous prirent la fuite, hors un, qui maladroitement fit une chute et se cassa la cuisse. Il n'y a pas de bataille, pas de *Te Deum* même, sans estropiés. Ce sont les chances de la gloire.

Peu de jours après eurent lieu les fiançailles de M^{lle} Cartouche. Le père crut devoir prévenir son fils aîné de ce qui se passait et le convia à la cérémonie; mais il ne put obtenir du jeune homme qu'il allât faire la visite d'usage au beau-frère, dont il ne voulut pas même savoir le logement. Quant au nom, ou bien il l'avait oublié, ou bien peut-être même ne savait-il pas celui de la personne contre laquelle avait été dirigée la tentative de vol. Cartouche était fort insouciant sur les affaires de sa famille, et l'on s'en inquiétait peu. On ne se faisait pas honneur d'un garnement; on ne le produisait qu'à contre-cœur et pour la forme. Tout le monde sait ce que c'est que les reconciliations de famille: c'est la trêve en attendant la guerre. Sans insister sur ce point, on peut déjà pressentir ce qui devait résulter de tout ceci.

La grande soirée venue, la compagnie rassemblée, le futur présent et auprès de sa future, le père Cartouche prend son fils aîné, traverse

le cercle, et, allant à M. Dusart, le lui présente. Les bourgeois n'avaient si bien la physionomie pillarde de Dominique Cartouche, et la circonstance de l'autre nuit l'avait si bien décalquée dans la mémoire du conseiller du roi, que celui-ci, à l'aspect de son beau-frère, recule d'un pas, ses bras ouverts retombent, et un demi-cri lui échappe, cri qu'il achève en voyant auprès du jeune homme un des autres pillards, ami de cœur de Dominique, et que, très-étourdiment, Dominique avait invité pour se distraire avec lui des corvées sentimentales de la fête.

Le futur, troublé, se croit presque dans une caverne et au pouvoir d'une troupe de brigands; c'est à peine si la présence de ses propres parents le rassure. Il feint une indisposition subite; il sort, il ne rentre pas; et, peu après qu'il est parti, M. Cartouche reçoit par un billet l'annonce de la rupture du mariage, motivée sur l'acte coupable de son fils aîné.

Si Cartouche ne s'était dérobé, par la fuite, à la colère de l'honnête bourgeois, qui, par amour de la vertu, tomba dans un accès de fureur, la gloire de Cartouche n'aurait pas eu d'historien. Son père l'étranglait net. Cartouche préféra les chances d'une carrière plus aventureuse aux risques trop clairs dans ce moment. Le masque levé, renonçant à sa famille, car il garda ses amis, il sortit de la capitale, et d'abord exploita la campagne, pillant les fermes, les maisons isolées, attaquant les voyageurs sur les routes.

Devenu lieutenant d'une troupe nombreuse, il se promenait de nuit sur la levée de la Loire, avec son capitaine, quand ce dernier lui dit en riant:

— Sais-tu, Cartouche, que tu pourrais facilement arriver à la tête de la compagnie?

— Comment?

— Je ne sais pas nager; si tu me jetais à l'eau, je serais noyé sans rémission.

Il fallait avoir bien soupé pour lancer une plaisanterie de ce genre-là. Cartouche fit un bond.

— Parbleu! l'ami, tu me donnes une idée; il est singulier qu'elle vienne de toi!

Cette réponse n'était pas achevée que Cartouche, ayant frappé le capitaine d'un coup de poignard au cœur, l'avait poussé dans la Loire; les camarades crurent ou non, lorsque Cartouche leur conta pathétiquement un mensonge, à sa vive douleur sur l'événement qui les privait de leur capitaine. Les talents de Cartouche ne leur permirent pas d'en choisir un autre. Devenu chef, il les soumit à des règles sévères; il se réserva la dictature. Une discipline rigide régna parmi ces mécréants. Il les organisa d'une manière supérieure; et les vols, les coups de main, les attaques nocturnes, le pillage des coches, les meurtres reprirent leur train avec une effrayante rapidité.

Cartouche donnait aussi dans l'amour; ses aventures galantes sont sans nombre. Il revenait un jour de Lyon à Paris dans les messageries, accompagné d'un voleur, son intime, son factotum, homme de tête et de bras. Dans cette pesante voiture qui mettait habituellement huit ou dix jours à parcourir ces cent lieues, se trouvait une jolie dame, la comtesse d'Arsème, Franche-Comtoise, disait-elle, riche d'écus, de bonnes manières, suivie d'une sorte de dame de compagnie, d'un grison, façon d'écurier, de maître d'hôtel et de valet de chambre. Elle se plaignait amèrement de la barbarie de son père, qui n'avait pas voulu qu'elle voyageât avec son carrosse, ses chevaux et ses gens. Elle aurait pu passer outre; mais, fille dévouée, veuve soumise, elle exécutait au pied de la lettre les prescriptions finales du quatrième commandement.

Cartouche, ayant à choisir entre tous les noms que l'on peut composer avec les vingt-quatre lettres de notre alphabet, eut la fantaisie passablement téméraire de choisir celui de son irréconciliable ennemi, le baron Hector d'Orbessan, le même qui l'avait berné au collège. Le voilà donc paré de ce nom respectable et très-épris de la comtesse d'Arsème, qui trouvait spirituel, gracieux et beau cavalier, M. le baron Hector d'Orbessan.

Les huit jours s'écoulèrent vite; le sentiment allait plus vite que la voiture; on s'aimait déjà lorsque l'on atteignit Paris. La veuve venait solliciter pour un procès à la grand'chambre du parlement. Le baron, qui voulait ajouter toutes les séductions à celles de sa propre personne, abattait des as sur toutes les cartes de la conversation. Il cherchait à faire emplette d'un régiment, il était las de servir dans les mousquetaires. Les comparaisons flatteuses ne lui manquaient pas, ni les prédictions. Il racontait une foule de hauts faits où la vérité se mêlait quelque peu, mais sur des proportions qui le présentaient à l'admiration de la belle comme un rival de la mémoire du maréchal de Turenne. Il fit plus d'une fois frémir la timide comtesse au récit des périls qu'il avait courus. La gloire agit terriblement sur les femmes.

Un mois après on s'entendait. On parla mariage. La veuve déclara ne pouvoir mettre à la communauté, jusqu'à la mort de son père, que 500,000 fr. comptants. Délicat comme un amant, et passant d'un trait sur la modicité de la somme disponible, le baron offrit pour gage ses terres d'Orbessan, estimés un million; de Castelpers, évalués 800,000 fr.; un hôtel à Auch, deux à Bordeaux, un à Toulouse. Un ami du marquis de Grammont, père de la comtesse, se présenta pour vérifier les titres. Les faux ne faisaient pas faute à Cartouche. Le vieil ami, notaire retiré, ne vit là que du feu, comme on dit proverbialement, et pas autre chose.

Le jour arriva de la signature du contrat et de la livraison de la dot en bons billets au porteur et pistoles trébuchantes. Les familles s'étaient réunies. Cartouche, pour composer la sienne, avait choisi les plus élégants de sa troupe. Il s'agissait d'entrer dans le nobiliaire français ou d'escamoter 500,000 fr. Toutes les alternatives étaient bonnes.

L'heure sonna. L'on était chez la comtesse. Les plus beaux noms de France étaient annoncés par le valet de chambre, quand un des hommes de Cartouche, venant à lui l'air très-ému, lui déclare qu'une duchesse de Montmorency, qui venait d'entrer, était positivement la très-illustre Margoton, sorte de Sémiramis poissarde, connue par tant de facéties parmi les notabilités de la Halle.

A ce nouvel incident, Cartouche ne doute plus du tour qu'on lui joue. Sa belle comtesse devait être quelque coquine échappée de Saint-Lazare. On apporte la dot, on l'étale sur une table, un tas d'or s'élève d'un côté, et de l'autre ce sont les billets, les effets... On ne l'a pas trompé. Lui s'approche, étend la main, la remplit de louis, les pèse, les examine, puis les rejette avec colère :

« — Ils sont faux ! s'écrie-t-il.

— Faux ! répète l'assemblée.

— Oui, faux ! reprend-il, faux comme les titres de ma future et de sa famille.

— Ajoutez-y, scélérat, comme les tiens ! » crie une voix inconnue à presque tous. Au même instant, un militaire s'avance, l'épée et le pistolet à la main : c'est le véritable baron Hector d'Orbessan. « Vile canaille, poursuit-il, avez-vous eu tant d'insolence que de voler notre nom ! Comtesse, Cartouche est votre futur époux. Et toi, ta femme à venir est une infâme créature, qui va de ville en ville tromper les sots et dévaliser les imbéciles. Vous avez bien fait de vous rencontrer, vous étiez nés l'un pour l'autre.

— Oui, j'ai été joué, répliqua le voleur, et cependant je n'en veux pas à cette misérable, car elle me procure ce que je cherche depuis longtemps, le bonheur de t'arracher la vie. Tu es seul et mes amis sont là ; tremble, ta dernière heure a sonné !

— La tienne n'est pas loin ! répond le baron. Penses-tu donc que je sois seul ? A moi, soldats ! »

A ce signal, les laquais en livrée, les garçons de cuisine, ceux du limonadier, du pâtissier, du décorateur, des gens qui semblent être là en amateurs, quittent leurs souquenilles. Ce sont des soldats du régiment du baron ou du guet de Paris. D'autres, en habit de guerre, la baïonnette au bout du fusil, garnissent toutes les issues ; on tombe sur les bandits, n'importe le sexe, et ils sont emmenés.

Cartouche devait mourir, et cette catastrophe eût dramatiquement terminé sa vie ; mais cette prétendue comtesse, dont l'histoire fournirait matière à un roman, parvint cette fois à l'arracher à sa prison. Un pareil auxiliaire était en effet le plus riche bijou de son écrin. Les grands fripons s'estiment, quand ils ont pu se jouer réciproquement.

CAUSERIES.

Ligier nous quitte ; le drame fait une halte et va se reposer pour quelque temps sur ses lauriers, mais en revanche la joie nous revient, le fou rire nous prend, Arnal est à Lyon !

Vous savez déjà ce que c'est qu'Arnal.

Ce n'est pas facile à dire. — D'abord c'est un homme qui a un geste comique, une marche comique, des poses comiques, une voix comique, une manière de lancer le mot avec la main fort comique, un regard oblique qui ne laisse pas d'être extérieurement comique, une façon de chanter non-seulement comique, mais fort spirituelle ; enfin un tout, comique depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de toutes ses blondes perruques.

Il entre, vous riez ; il parle, vous riez, il chante, vous riez ; il se retourne, vous riez ; il s'en va, vous riez ; avec lui vous êtes obligés de rire toujours.

Vous le connaissez maintenant. — C'est-à-dire vous n'en avez qu'une bien imparfaite idée ; il faut le voir pour le croire.

Ajoutez à cela que son répertoire est le plus spirituel et le plus amusant de tous. C'est plus qu'il en faut pour remplir quinze fois de suite la trop petite salle du Gymnase.

— La société des Amis des arts de Lyon prévient MM. les artistes que l'exposition des tableaux sera ouverte au palais St-Pierre le 10 décembre 1838, et close le 1^{er} février 1839. Les ouvrages devront être remis avant le 1^{er} décembre.

— Le bruit a couru à Paris qu'une femme connue dans les lettres, Mme George Sand, avait été assassinée par son mari : c'est un fait inexact. Cet assassinat a été commis par M. Chazal sur la personne de sa femme, Mme Flora Tristan.

— Le Rothschild de Botany-Bay, M. Terry, est mort en laissant une fortune de vingt-cinq millions. Cet homme avait été condamné, étant jeune, pour un vol d'oies.

— L'inventeur du métronome et du fameux orchestre composé de quarante-deux automates, M. Maelzel, est mort dans le Nouveau-Monde, laissant plusieurs millions de fortune.

— Mlle Grisi a été nommée supérieure honoraire d'une abbaye de Londres, en récompense des services que son talent a rendus à cette communauté.

— *Benvenuto Cellini* n'a pas eu à Paris le succès qu'on en espérait. On s'accorde à trouver le poème trop faible et la musique trop savante, et par conséquent pénible à entendre. On y reviendra peut-être, car M. Berlioz est un de ces hommes qu'on ne peut juger de prime abord.

Charade.

De mon premier l'étroit espace
Aux ondes d'un étang donne la liberté ;
Mon second nous instruit d'un hymen projeté.
Ah ! comme mon tout a de grâce
Sur le chapeau de ma Myrthé !

Le mot de la dernière charade est *do-mai-ne*.

ANNONCES.

AVIS IMPORTANT.

AUX GENS DE LETTRES ET A MM. LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS DE PREMIER ORDRE.

Le professeur américain continue ses cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets, en vingt-une leçons, d'après la méthode impressionnante du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers, et même garantit, de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, *qui plus est*, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr. ; chez lui, 20 fr. ; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au concierge, rue Royale, n° 8.



COMPAGNIE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE.

Capital : cinq millions.

Cette Compagnie assure contre toutes les chances d'incendie ; ses tarifs sont très-modérés.

S'adresser à M. Joseph MOLLARD, rue du Pérat, n° 10, à Lyon.

Joachim DUFLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

L'entr'acte lyonnais.



Lith. Béraud, rue St. Gême, 8, à Lyon.

MR. ARNAL.